Christophe Desmurger

ZONE D'ÉDUCATION PRIVILÉGIÉE

Éditions Anne Carrière

Du même auteur

Rage, Fayard, 2019
L'Assassinat de Gilles Marzotti, Fayard, 2016
Des plumes et du goudron, Fayard, 2013

ISBN : 978-2-380821-321

© S. N. Éditions Anne Carrière, Paris, 2020

www.anne-carriere.fr

À Ghislaine, Elsa et Joachim

Le niveau baisse.

C'est dans tous les journaux. Sur toutes les ondes.

Le niveau baisse. Inexorablement. Où en est-on ? Au-dessous de celui de la mer ? Le niveau peut-il baisser éternellement ? Il devrait finir par toucher le fond ! Et après ? Après, on ne sait pas.

En France, on a au moins un domaine d'excellence : on sait dresser des constats alarmants. On nous réunit sur les bancs des amphithéâtres ou dans les locaux surchauffés de l'Inspection, on nous poursuit dans la salle des maîtres pour nous seriner des messages d'alerte. À grand renfort de PowerPoint, de diagrammes, de circulaires. On nous brandit les résultats des évaluations PISA, PIRLS, TIMSS... On nous noie sous les sigles accusateurs. Dès que possible, on nous rappelle la sinistre réalité.

Le niveau baisse.

Tout le monde le sait. Tout le monde le dit. L'OMC, l'ONU, le CAC 40. Le monde entier pointe l'école française du doigt.

Nulle ! En français, en mathématiques, en sciences.

Rien à sauver. Pas même en sport. Encore moins en musique. Les jeux Olympiques et le concours de l'Eurovision en attestent. On apprend mal à l'école française.

Chaque jour de l'année, même pendant nos congés, il y a une épicière, un passager dans le train, une patiente dans une salle d'attente pour nous le rappeler.

Le niveau baisse !

Parfois, sur les ondes les plus favorables aux enseignants, on explique qu'il ne faut pas nous jeter la pierre. Que nous ne sommes pas responsables de l'effroyable nullité des écoliers français. Je préfère encore les experts plus sévères qui fustigent notre paresse, nos cheveux gras, nos méthodes stériles. C'est plus honnête. Moins condescendant. Je n'aime pas qu'on nous traite comme des malades incurables à qui l'on doit masquer la vérité.

Si le niveau des élèves baisse, c'est fatalement parce que celui de leurs enseignants ne vole pas très haut.

Soit.

Ne passerons-nous jamais à la suite ? Ne va-t-on pas un jour se retrousser les manches ? consacrer toutes les énergies de l'Éducation nationale à faire remonter le niveau plutôt qu'à nous ruiner le moral ? Quelles sont ces méthodes miraculeuses qui rendent les enfants coréens, finlandais, singapouriens tellement plus performants ?

C'est à croire que nos formateurs sont aussi mauvais que nous. Voilà le drame de l'Éducation nationale. Les enfants de la République sont livrés à une vaste bande de bras cassés !

Ce discours catastrophiste ne m'atteint plus. Il me donne envie de dormir. Les courbes des graphiques, les bâtonnets des diagrammes, les statistiques désolantes me piquent les yeux et me plongent dans la torpeur. Comme un cancre au fond de la classe. C'est tout ce qu'il reste au mauvais sujet : s'asseoir contre le radiateur et s'en foutre.

Tout va mal à l'école, c'est probablement vrai. Mais les experts les plus sévères à l'égard de notre incompétence devraient aller plus loin dans leur analyse. Pousser la grille de

l'école, se promener en ville. Et ils constateraient que dans les autres domaines de la société, rien ne va plus non plus.

La courbe du chômage. La croissance. L'endettement colossal. En France, rien ne va.

De la crèche au cimetière, le Français est un mauvais sujet. La France est une nation de cancres.

Nous sommes nuls. Tous. En tout.

Linda me demande quand je vais arrêter de lire ce genre de conneries.

Sa voix me ramène sous les étoiles. Comme les soirs précédents, elles règnent sur un ciel annonciateur de lendemains radieux. Linda attrape son verre de rouge, rajuste le coussin du fauteuil et s'installe à côté de moi. D'un geste, elle me montre le décor. Notre petit salon en osier sur un immense toit désert. La mer au loin.

Bien sûr, je veux profiter de ces vacances romaines jusqu'à la dernière minute. Jusqu'à la dernière goutte de ma bière blanche. Jusqu'à la peau de la rondelle de citron.

Je veux m'émerveiller encore sous le ciel étoilé. Rire aux éclats avec nos enfants en nous aspergeant à l'eau miraculeuse des fontaines sous un soleil de plomb. Déguster encore des glaces sur la Piazza Navona. Fendre les vagues, commander des croissants à la cerise au bar de l'hôtel.

Je ne compte pas laisser les mauvaises nouvelles ternir les derniers jours de nos vacances. Mais elles s'immiscent dans les petits vides. Quand je consulte sans but précis mon téléphone. Elles se planquent entre deux photos de vacances de mes amis. Dès la deuxième quinzaine d'août, les chroniques en ligne sur l'école pullulent.

Habituellement, je ne les lis pas. Celle-là, je n'ai pas pu résister.

Linda se demande bien pourquoi. Je lui montre le nom de la journaliste qui signe l'article. Il ne lui dit rien, ce nom. Moi, je le connais. Et il ne me dit rien qui vaille.

Cette journaliste-on-line catastrophée par le naufrage de l'école française, c'est la mère de Gauthier.

Et dans deux semaines à peine, Gauthier sera mon élève.

Le niveau baisse et Rome va s'éloigner. Bientôt Pisa ne sera plus une cité italienne à la tour penchée mais un sigle menaçant, le symbole d'une France dont le niveau baisse. PISA aura le visage de la mère de Gauthier, sa moue dubitative.

Pendant quelques semaines, nous tenterons de garder un air de *dolce vita* à la maison. Un verre de chianti sur le balcon, les chansons de Renato Carosone au dîner. Nous souhaiterons une *buona notte* à Gabrielle et Élie jusqu'à ce que le charme finisse par rompre, sous le poids de l'automne, des réunions, des sacoches trop lourdes. Le soir, l'Italie ne viendra plus s'installer à notre table. Elle aura été ensevelie sous les petites briques de nos charmantes écoles parisiennes.

Je range mon téléphone dans ma poche, bois une gorgée de bière. Je la trouve bien amère, cette phrase.

Le niveau baisse.

Évidemment, elle m'atteint. M'affecte. Me hante. Toutes ces années de travail, toutes ces tentatives pédagogiques, tout ce temps grignoté sur ma vie privée ne seraient que du vent.

Le niveau baisse quand même.

Parfois, j'entretiens l'espoir pitoyable que ce n'est pas ma faute. Ni celle de Linda. Que les nuls, ce n'est pas nous, mais les autres. Quelle tristesse ! Quel fardeau !

Linda garde le silence. Elle attend que ma crise d'école passe. Elle n'a pas envie d'aborder le sujet. Pas maintenant. Pas ici.

Linda a raison. Rien ne sert d'y penser. D'anticiper. De se préparer. La rentrée est toujours un choc. Même après quinze ans de métier. La veille arrive et avec elle la crainte de l'année de trop. Celle où je ne pourrai plus. Où je n'entendrai plus la sonnerie du réveil, où je ne parviendrai plus à soulever ma sacoche, où je serai incapable de me jeter à l'eau pour sauver quelques élèves de la noyade. L'année où je resterai sourd à leurs cris, à la détresse de leurs parents, aux petits et grands malheurs de mes collègues. L'année où je n'arriverai plus à me taire en formation, en conseil d'école, face à l'inspecteur au regard froid comme le marbre antique.

J'ai besoin d'une autre bière. Bien fraîche. De la boire au goulot, debout contre la balustrade. De chercher la mer au loin. La humer, l'entendre et lui livrer mon vague à l'âme. Qu'elle l'emporte au large, au diable, où elle veut.

Le niveau de la mer ne baisse pas. Bien au contraire. Les océanographes ne s'en réjouissent pas. Le climat se dérègle, les glaces fondent et la mer monte. Si on ne fait rien, elle engloutira des kilomètres de côtes.

Et les écoles qui vont avec.